

tenuta di ricordi

to all those spirits  
who inhabit  
and have inhabited  
this place called  
Spannocchia

This project was inspired by the *tenuta di Spannocchia*, an ancient domain  
in the heart of Tuscany, a place caught in history and in memory.

tenuta di ricordi

I *août 2006, pays*

II *september 2006, objects*

III *octobre 2006, temps*

Images: Ewa Monika Zebrowski

Words: Pascale Quiviger

Limited edition of 20 copies printed on Moab Entrada 190 gms

Book Design: Francine Savard & Ewa Monika Zebrowski

Printing: Photosynthèse

Reliure: Jacques Fournier

© Ewa Monika Zebrowski & Pascale Quiviger

Montréal (Québec) 2008



Montréal

*août 2006, pays*

Les photos sortent d'une enveloppe qui craque, elles s'éparpillent sur une table verte. Je les regarde d'ici, de la ville où je suis née, où j'ai grandi et que je peux, elle aussi, appeler *chez-moi* malgré les années passées très loin, notamment sur le lieu des photos, devenu le mien, mon lieu choisi.

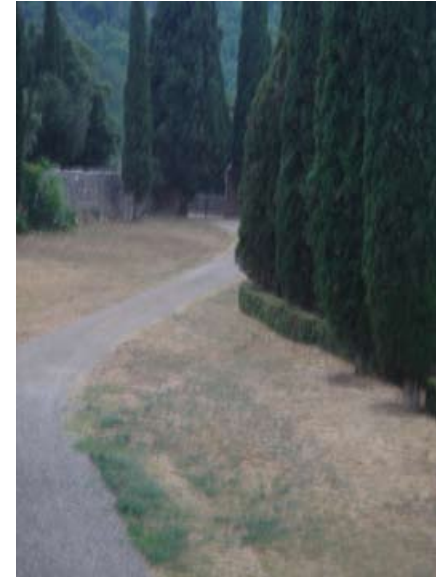
Mon lieu choisi

le ciel toscan découpé par les ciseaux des cyprès

le potager en clef de sol

Moyen Âge et Renaissance stratifiés

dans le composte d'une ferme biologique.





Les photos, surtout celles qui ont l'air humides.

C'est leur texture qui me frappe d'abord, la texture des matins,  
juste avant que le rideau des brumes ne s'ouvre tout à fait sur le jour,  
la texture d'un juillet torride et de soirs parfaits,

la sauge velue, le romarin amer  
les mauvaises herbes, les herbes folles, la mousse sur les troncs et les murs  
du jardin secret  
les pierres, le temps ramassé en elles comme un cœur serré dans un poing  
les murs: les strates pelées qui révèlent leurs dessous et ces matières qui  
font en italien le bruit du tangible

*il vetro*

*la ghiaia*

*la porcellana*

*il cemento*

*il metallo*

*il legno*

les cheveux des pins, la peau des citrons, les tomates naines,  
le mirage de la fraîcheur dans le reflet d'une vitre, les fruits gras  
des cactus qui narguent l'herbe brûlée.



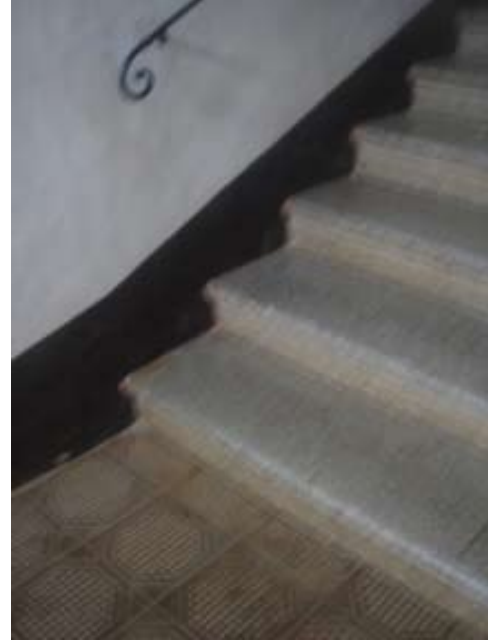


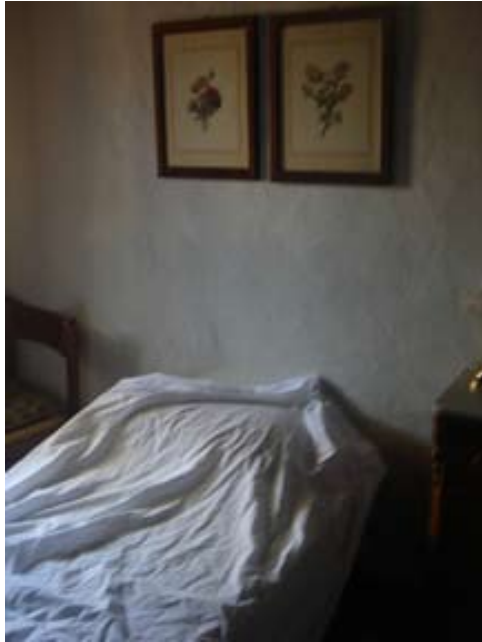
La présence humaine devinée à l'aboutissement des gestes,  
à la façon dont les objets en conservent le souvenir,

coton froissé

marches usées

ballon laissé à lui-même.





La présence humaine devinée à la façon  
dont les objets attendent,

grille entrouverte

chaises libres au dossier desquelles s'appuieront ce soir  
des dos nus sous des chemises de lin.

Et le soleil :

*il sole*

qui entre comme un voleur par le trou des fenêtres,  
par les fentes des volets, envahissant sculpteur du  
monde visible, d'un monde à prendre avec les yeux.

La vue agit dans la distance, le toucher dans  
l'extrême proximité, pourtant les photos  
me procurent l'illusion de sentir Spannocchia  
défiler sous ma main, rugueuse et tiède, légère  
et lisse, tendre, écaillée.



Et puis, inmanquablement, l'illusion se retire comme une vague et ce que ma main contient c'est le vide d'une distance qui fait aussi partie du lieu, cet ailleurs qui me suit où que j'aille, cette conviction de plus en plus complexe, de plus en plus profonde, de n'habiter vraiment nulle part.





Nottingham

*september 2006, objects*





Sitting in my studio, in the city where I spend most  
of my time and which I am slowly learning to call, out  
of goodwill, *chez-moi*. A grey light strikes my table.  
The street noises climb up here and sit with me –

the tram's bell  
the city hall's clock tower  
drills on the Market square  
cars and buses  
people.

The photographs are spread randomly on my desk,  
overlapping. Some are blurred, others sharp.  
Each acts as a window on the place that reality  
shrinks by day into wishful thinking.



A small window, like a space for the silent waving of tree tops,  
for the silent agony of grass crushed by the summer heat.

A space for yet to come,

the splitting skin of tomatoes

the knocking of a glass on a marble top

the creak of shutters when we open them at dawn

the creak of shutters when we close them after lunch.



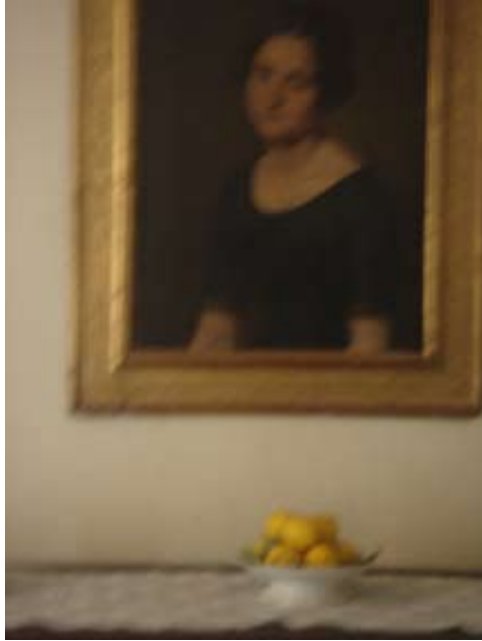


A space for the slow retreat of houses made of local rocks and wood into camouflage vegetation.

For quiet children drifting into old age,  
their restless gaze frozen into a single shot,  
the hand of a brother squeezing his sister's arm.

And for the nostalgic, enduring vigil of a painted  
woman over a pyramid of fresh lemons.

If I close my ears enough to the chaotic  
business of the city, I can hear those silences  
lifting from the images, peeling in faint  
sounds of a day yet to begin.



Images always speak about distance, really.



Those are about a place that seems not to exist, but since they are photographs, they also act as proof of its existence. I spread them on my desk, and my morning goes into longing for such quality of silence, dreaming towards it, alternating between the sweetness of the dream and its failure to be true.



Constantly landing back into the urban landscape.







Spannocchia

*octobre 2006, temps*



L'odeur mixte du café et du jardin de lavande.

L'odeur du bois brûlé, sa rassurante présence imbibant la laine  
du début du soir.

L'humidité du sol, bientôt l'huile nouvelle, piquante, opaque.

En Toscane, les odeurs et les saveurs me saisissent – densité de présences qui me deviennent spontanément, vigoureusement intimes.

C'est à partir de cette densité, pourtant, que le lieu, de nouveau, s'échappe. Non plus photos étalées comme de brefs voyages dans l'apesanteur des distances et des nostalgies, images aussi contenues qu'invitantes.

Non.

Le lieu, vu d'ici, c'est-à-dire de lui-même, creuse un nouveau tunnel par lequel s'évader.

Ce tunnel, c'est le temps.



Spannocchia ressasse un passé dont aucun geste contemporain ne saurait la laver, qui colle à elle comme *alle tegole dei tetti, al pelo dei gatti, alla terra stessa*. Qui l'habite comme une poussière en suspension dans la lumière, retenant le cours des choses comme pour une étrange, subtile éternité – une éther-nité.

La tour, résidence secondaire d'opulents marchands de Sienne, date du 13<sup>e</sup> siècle.

La villa est complétée au cours de la Renaissance.

Pendant la seconde guerre mondiale, les Allemands installent un poste de commande et la forêt adjacente fourmille de partisans.

Jusqu'en 1950, des centaines de métayers vivent sur la *Tenuta*, liés à son destin par un contrat miséreux.



*Sedimentazione* : opulence et misère, école,  
chapelle, charbon, gibier et, en dessous,  
le sol calcaire, blanc comme un os, poreux,  
et des coquillages parsemés dans la forêt,  
à cause d'une mer oubliée.



Quand on habite ici, avec nos jours engoncés dans la myriade des préoccupations qu'ils produisent d'eux-mêmes, le passé se tient tapi, il n'est perceptible que par la vibration tacite des objets et des murs que nous remplissons de nos mainteneants, que nous éclipsons sans le vouloir à force d'être vivants, dans l'habitude du périssable privilège d'être les vivants d'aujourd'hui.

Mais nous passerons. Nous sommes les fantômes de demain. Vues d'ici, les photos semblent ne parler que de ce temps stratifié, de cette hantise des lieux, de ce flou du présent. Elles semblent ne parler que de ce verbe : *passer*.



J'observe la photo d'une photo d'un portrait  
et de la femme qui lui sert de modèle.

Une mise en abîme où la représentation  
se multiplie comme une fractale et finit par  
se heurter à elle-même.

On distingue une silhouette à l'horizon.

Elle a la forme de ces présences qui poussent les portes de nuit  
et geignent de jour dans les recoins sombres, ces fantômes  
– *fantasmi* – les fantasmes d'un passé qui ne passera pas.

La forme de ces arbres fruitiers et des fruits de ces arbres qui  
reviennent chaque automne.

La forme des bouteilles vides et remplies, et vidées de nouveau,  
la forme d'un pas d'homme en chemin vers une femme, vers un  
peintre, une photographe, en chemin vers nous, l'observateur.



Si l'image n'était pas immobile, elle ne saurait capturer  
de manière aussi nette les strates du temps. C'est en l'arrêtant  
qu'elle nous en montre le mouvement et les restes,

les corridors désertés par les pas qui s'éloignent  
le froissement des draps  
l'espérance dodue sous la frange d'une fillette que les années ont flétrie  
le battement tiède des pétales d'oléandre  
la porcelaine des fêtes  
la table en attente du prochain repas  
l'allée de gravelle où mon chien court cent fois vers la sortie du jardin.





Si la photo n'était pas une photo,

la silhouette s'approcherait, elle nous rejoindrait  
bientôt et puis elle s'en irait,  
nous invitant à la suivre là où nous irons tous :

hors du cadre.



